Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 32 [i.e. 33]

Artikel: La mare de bouillon : [suite]
Autor: Laurence, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184822

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La mare de bouillon.

III

— Ah! si j'étais persuadé que tu m'aimes et que tu le hais, lui!...

— Le haïr, non, je mentirais si je le disais. J'éprouve pour lui au contraire une espèce d'amitié dont je ne puis me défendre.

— Tu vois bien ... interrompit-il d'un ton désespéré.

— Fou! ce n'est pas le même sentiment que tu m'inspires. Veux-tu que je te le répète pour la centième fois : je t'aime, je n'aurai jamais d'autre mari que toi et j'attendrai tout le temps nécessaire pour que tu obtiennes enfin le consentement de ton père à notre mariage.

Il fallait pourtant se séparer, car Georges avait profité de l'heure consacrée à la collation pour s'échapper de la maison paternelle où les batteuses étaient en pleine activité. De son côté Henriette eût préféré que l'on ignorât son entrevue avec son amoureux; et il était essentiel qu'elle rentrât au plus tôt à la maison.

Euphrasie Pilon n'avait pas quarante-deux ans; mais le dur travail des champs, le manque de soins et d'hygiène flétrissaient et tannaient son visage jadis presque aussi charmant que celui de sa fille. Ses deux garçons aînés, Justin et Jacques, ressemblaient à leur père, un brave campagnard tout rond, prenant la vie assez gaîment malgré la peine qu'il se donnait pour élever sa famille, et chaque semaine, revenant, comme on dit, un peu rond du marché de Granville où il portait ses œufs et son beurre. Le dernier enfant, Benjamin, qui n'avait que huit ans, était fluet, mignon, et par conséquent ne rendait aucun service dans la ferme.

— La voilà encore partie, ta fille, dit Jean Pilon en prenant dans le bahut un large morceau de pain qu'il allait arroser d'une moque de cidre. Oh! femme, tu la perdras, tu lui donnes trop d'orgueil.

— Je l'ai vue qui se promenait le long de la mare et qui parlait à Georges, dit le petit Benjamin.

— C'est ça, tu ne la surveilles pas, femme. Henriette ne doit pas se laisser fréquenter par Georges, qui est trop riche pour elle et qui ne l'épousera jamais. Penses-tu que maître Guillaume, qui a plus d'écus dans ses tiroirs que tu ne comptes de centimes dans les tiens, voudrait marier son fils unique à une créature pauvre comme notre Henriette? Cours, Benjamin, va chercher ta sœur et dis-lui que le père est en colère.

— Patience, interrompit Phrasie, maître Guillaume Moissey ne sera pas toujours si fier, peut-être.

— Tu ne sais que dire des bêtises, femme. Ah! le bon Dieu a eu bien tort d'envoyer à de pauvres paysans une si belle fille qui n'est propre à rien qu'à les inquiéter.

— Propre à rien! s'écria Phrasie indignée.

— Tu vas me répéter qu'elle coud toute la journée. Cela ne suffit point.

— Faudrait-il pas qu'elle pétrît la pâte et qu'elle fît chauffer le four?

— Pourquoi pas? Pour la millième fois, je te le répète, tu causeras son malheur ; tu ne t'inquiètes pas assez de sa réputation. Ainsi tu aurais dû faire comprendre à M. Dalbret que ses visites sont trop fréquentes. On commence à jaser dans le pays.

Elle haussa les épaules.

— Qu'ils jasent. Ont-ils envie de dire du mal des gens! Je vous demande un peu! une fille de dix-huit ans et un homme de quarante-deux ans et trois mois, car il est de mon âge! Je le sais, puisque le château de son père et la maisonnette de mes parents étaient proches. Nous avons joué ensemble tout petits.

La conversation fut interrompue par Benjamin qui arrivait tout essoufflé.

— Voilà Henriette avec M. Dalbret!

Celui-ci ayant rencontré la jeune fille à quelques pas de la ferme, l'avait poliment abordée et revenait, avec elle, en causant de choses et d'autres. Henriette, qui d'ailleurs n'était pas sans posséder quelque instruction, car sa marraine lui avait payé trois ans d'école à Grandville, avait un esprit vif, naturel et n'éprouvait aucun embarras à répondre aux questions que se plaisait à lui adresser M. Dalbret, un monsieur qu'on recevait familièrement à la ferme. Pourquoi lui aurait-il fait peur?

Le père Pilon, qui criait en arrière, n'osait jamais témoigner sa mauvaise humeur à l'élégant Parisien et se laissait toujours séduire par l'amabilité de M. Dalbret venant s'asseoir sans façon chez ses amis les paysans et ne refusant pas la moque de cidre que lui offrait le fermier. Aussi dès que le brave homme aperçut Albéric, son premier soin fut-il de lui offrir cette fameuse moque que l'on accepta avec empressement, car la chaleur était grande et Albéric avait soif.

M. Dalbret semblait singulièrement se plaire entre la mère et la fille, dans cette grande pièce qui était à la fois la chambre à coucher des parents, la salle à manger et la cuisine. Il regardait, avec un sourire enchanteur, Henriette assise à la fenêtre et tirant l'aiguille, et assistait sans sourciller au spectacle très prosaïque que lui donnait Phrasie, lavant, dans un coin de la pièce, les pots en grès propres à contenir le lait ou retirant des jattes pleines de la crême épaisse avec laquelle on faisait le beurre.

Le jour commençait à tomber lorsqu'Albéric quitta la ferme. A ce moment, la brise était délicieuse. Il eût l'idée de respirer le frais autour du lac, avant de regagner le chemin de Saint-Pair. Il se promenait doucement en rêvant, s'inquiétant peu, selon ses habitudes d'indépendance, de l'heure où il rentrerait à l'hôtel.

Tout à coup un individu de haute taille vint se planter en face de lui et commença d'une voix que la crainte ou l'émotion rendait tremblante :

— Il faut que je vous parle, M. Albéric Dalbret.

— A moi, dit Albéric surpris et sans reconnaître d'abord celui qui se présentait de la sorte, car l'obscurité était devenue complète tout à coup. De gros nuages qui s'amoncelaient à l'horizon annonçaient un prochain orage.

— Avez-vous l'intention d'épouser Henriette Pilon?

— Ah! c'est vous, Georges Moysset. Il faudrait d'abord savoir, continua Albéric d'un ton railleur, si vous avez le droit de m'adresser cette question.

— J'en ai le droit, car je le prends, répliqua fièrement Georges.

— Vous ne manquez pas d'aplomb, ce me semble, reprit Albéric, avec une espèce de bonhomie qui exaspéra Georges.

— Je vous défends de remettre le pied chez M. Pilon, de jamais parler à sa fille, entendez-vous, monsieur Albéric Dalbret.

— Tudieu! que de défenses, répliqua celui-ci en riant. Mais laissez-moi passer. Il ne fera pas bon ici tout à l'heure.

— Vous ne passerez qu'après avoir répondu à mes questions.

Et il lui barra résolûment le chemin.

— Mais moi, il ne me convient pas de vous répondre

— Ne me poussez pas à bout, monsieur Dalbret, je vous le conseille!

— Ah! le plaisant jeune homme! Je veux bien vous demander pourquoi vous me parlez sur ce ton?

— Parce que je vous hais! parce que je vous connais, monsieur Albéric Dalbret. Vous êtes un fat qui prenez plaisir à perdre toutes les femmes. Il y en a au moins une que vous ne perdrez pas, moi vivant; c'est Henriette Pilon.

— Pourtant il ne me paraît pas que vous puissiez parler avec cette assurance. Vous n'êtes pas reçu, que je sache, dans la maison de M. Pilon.

— J'espère que cela viendra. Dans tous les cas, j'ai la promesse d'Henriette et, avec le temps, j'obtiendrai le consentement de mon père.

— Et cela vous suffit pour le prendre de si haut avec moi! Allons, mon garçon, vous êtes fou.

(A suivre.)

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.